JACQUES OUDOT

Maquillage & communication

La médecine a longtemps ignoré la notion même de visage. Elle se contentait du concept plus rudimentaire de face humaine. Deux révolutions ont successivement « changé la donne », celle de l'imagerie médicale, et celle du consumérisme médical : les technologies de l'image animée, en se généralisant, ont relégué peu à peu les images fixes au rang d'archives, et le film (image mobile) a remplacé la photographie. Le consumérisme médical, conforté par une politique de pédagogie de santé (prolongement de l'éducation sanitaire), a provoqué une revendication nouvelle : ne ressembler à personne d'autre qu'à soi-même.

Lyu Hanabusa, *L'acteur Tamasaburo se transformant en* onnagata *(personnage féminin au Kabuki, où il n'y a pas d'actrices).* Éditions SNEP.

Chacun tient à son identité, et en particulier à l'unicité de son visage. L'individualisme encouragé par l'exercice démocratique a rejeté l'ancien « profil mimétique » ou vicariant du grand chef ou de l'idole au profit d'une myriade de visages nouveaux, dont la seule raison d'être est d'être singuliers et inédits. *Loft Story* et *Star Academy* en sont la démonstration aussi outrancière qu'ambiguë…

Au cours des cinquante dernières années, le paysage médical a connu des changements profonds : dans les années 1950, les chirurgiens militaires réparent les « gueules cassées » ; dans les années 1970, la chirurgie plastique et réparatrice essaie de corriger « la face » ; dans les années 1990, certains « chirurgiens esthétiques » se spécialisent en « plasticiens du visage ».

Le visage a pour double caractéristique d'être mobile (il change d'un instant à l'autre et d'une année à l'autre) sur un fond aussi immuable que le code génétique ou les empreintes digitales. La photo d'identité ou le polaroïd, pris avant et après l'opération, n'ont plus valeur suffisante de preuve dans l'observation médicale. Il faut compter dorénavant avec la vidéo au moins, en couleur et en version parlante si possible, tant sur le plan scientifique que sur le plan juridique.

Selon Georges Didi-Huberman, les premiers maquillages seraient contemporains des premiers rites funéraires. On cherchait à exorciser l'horreur de la disparition du visage sur le masque du mort. Nous devrions peut-être aller chercher du côté du Musée Grévin un lointain développement symbolique de cette pratique ancestrale…

Plus tard, les cultes dionysiaques ont promu le masque peint à même la face. À l'image de Dionysos, on se « barbouillait la figure de lie de vin ». Dans leur grossière théâtralité, les parades guerrières de tous les temps ne se font-elles pas un peu l'écho de ces grands déchaînements collectifs ?

Nicole Avril fait naître le maquillage à l'ancienne Égypte (il est vrai qu'elle n'en a pas recherché le *copyright* jusqu'en Chine). Il y fut d'abord le privilège de la classe sacerdotale, puis le bonheur de la classe aristocratique. Bientôt, le fard pénètre le monde secret des femmes « tolérées », avec les premiers « produits de beauté » de référence, céruse, antimoine (*khôl)*, cinabre…

Mais le maquillage semble avoir toujours montré une forte propension à la généralisation populaire, au point que l'Eglise catholique interdira et condamnera avec acharnement l'usage du fard, consolidant par là même la forte charge contextuelle de secret inhérent à cette pratique. On peut pourtant rappeler, avec Ovide, qu'il est inutile de se farder si ce n'est pour se mon-

trer ainsi, c'est-à-dire s'exprimer. « Ce qui reste caché demeure inconnu ; ce qui est inconnu ne soulève aucune passion. On ne tire aucun parti d'un joli visage quand personne ne peut en juger ». La punition pour maquillage interdit ne fut pas seulement sociale et religieuse. Il y aurait à décrire les péripéties médicales des diverses intoxications liées à ces pratiques répétées. Parmi elles, le saturnisme (lié à la céruse) fut une maladie typiquement romaine (et féminine !).

On assiste jusqu'à la fin du XIXe siècle à une longue histoire du maquillage de la face, sorte de camouflage modulable qui cherche plus à couvrir et à cacher qu'à dévoiler l'intimité individuelle, ce qui aurait été contraire aux usages. Le maquillage, acte secret mais visible dans ses résultats, vole au secours du visage, lieu de tous les secrets, bien que visible par tous. Le visage se doit d'être à la fois le plus visible et le moins lisible possible.

Quelle évolution, depuis l'ancestrale pratique d'un maquillage de la face jusqu'au développement de l'art subtil du visage maquillé ! On doit d'abord ce nouvel art à l'industrie cosmétique qui contribue activement à la généralisation du maquillage « à la ville comme à la scène ». Depuis deux siècles, on a vu se multiplier les cabinets de toilette et autres coffrets de maquillage, souvent très ouvragés : ce sont de véritables petits ateliers de peinture (d'ailleurs tout aussi confidentiels) avec couleurs (le mot fard à la même racine que *farben* en allemand), pinceaux, palettes, crayons, gommes, divers médiums et poudres…

Aujourd'hui, le maquillage pour tous n'est pas seulement toléré ; il est tenu pour un droit, une sorte de liberté nouvelle. Il promeut l'individu autant dans son unicité que dans sa conformité au modèle dominant (voir à ce sujet la publicité célèbre : « parce que je le vaux bien ! »)

Il arrive que le maquillage du visage soit obligatoire comme pour une interview télévisée où le gros plan est de règle. Le journal télévisé est une leçon quotidienne de maquillage qui évite les reflets (évocateurs de sueur) et où les effets de fatigue sont pourchassés et effacés (tout comme dans la grande peinture classique, d'ailleurs).

Depuis peu, le maquillage du visage évolue encore. Il se fait prothèse, au même titre qu'un *lifting* chirurgical. Il devient invisible et permanent. Certains prestataires de soins esthétiques du visage revendiquent même la reconnaissance de la valeur thérapeutique de cette pratique dans un nouveau programme d'économie de santé !

Le maquillage est devenu un fait de société. Il concerne les femmes et les hommes, les adolescents, les personnes âgées et les personnages publics ; il

touche aussi les professions de santé, rééducations, psychothérapies, soins palliatifs… Quelle est, dans ces conditions, l'influence du maquillage sur la communication humaine, sur l'interaction parolière ? Apporte-t-il une gêne à la conversation, ou au contraire l'améliore-t-il ? La question ultime serait : peut-on encore s'exprimer sans maquillage ? Ou, quel est le rôle du maquillage dans l'expression humaine ?

Cette question rejoint le vieux débat philosophique de Diderot sur le paradoxe du comédien. Un comédien a besoin d'une scène (et d'un public), d'un certain éclairage et d'un minimum de sophistication pour jouer son rôle. Il en est de même dans la communication humaine où une certaine mise en scène des relations humaines (règles de proxémie) est inévitable et indispensable. Tout visage aurait aussi besoin d'un minimum d'apprêt convenu (conventionnel), d'une certaine cosmétique pour se livrer sans trop de risque au jeu cruel et dangereux de l'interaction parolière. Aucun visage ne peut se mettre entièrement à nu. Pour dévoiler, il faut d'abord voiler. Le visage est un espace-frontière où tout se révèle en se voilant, le lieu paroxystique de la confidence et du secret, de la confiance et de la prudence. Ce que Daniel Bougnoux nomme « l'intrigue relationnelle » peut ressembler à une économie raffinée d'un strip-tease bien contrôlé du visage. Plus on veut en dire (ou en entendre, ou en laisser passer) et plus il faut en cacher. C'est pourquoi ce visage que tout le monde peut voir sauf celui qui le porte doit être contrôlé « par derrière », « hors scène » et avec préméditation. La fonction cénesthésique compense l'auto-invisibilité du visage, et offre à celui qui ose se montrer en public tous les rouages du marionnettiste.

Une belle conversation est toujours une conversation bien maîtrisée (de part et d'autre, et par les deux inter-actants), sans faille, et surtout sans que personne « ne perde la face ». C'est en ce sens peut-être qu'il faut se réjouir de l'usage du maquillage dans la communication humaine

Dans le domaine des arts plastiques, le « maquillage » devient essentiel avec le paradoxe du portrait peint. Voilà bien des représentations du visage entièrement fardées par le peintre qui en a généralement contrôlé toutes les nuances et les petits défauts, dans la plus inavouable conformité aux convenances de son temps. Le visage peint est bien un visage maquillé. Il en était de même du visage sculpté antique (Nefertiti) et jusqu'au Moyen Âge (bois polychromes). Les dizaines de milliers de portraits ou d'autoportraits de nos musées auraient long à nous apprendre sur le visage humain. On y devine toujours le contexte historique (et culturel) guidant tel port de tête, tel maintien, tel éclairage, tel habillage aussi (chapeaux, voilettes, mouches…), et

jusque dans la manière évasive ou attentive de regarder ou non le spectateur. Pour donner un exemple, les convenances ont longtemps exigé que l'homme soit représenté le teint basané pour faire contraste avec la peau obligatoirement lactescente de la femme.

Un portrait rappelle le temps de la pose, où le modèle se livre avec retenue, cherche à plaire et aussi à être séduit, donne sa confiance mais avec prudence et vigilance, tandis que le peintre regarde son modèle sans jamais « appuyer » du regard. Le portrait naît de la rencontre de ces deux vigilances.

Tout portrait révèle enfin, par le seul fait qu'on se laisse représenter, une angoisse devant le vieillissement et la mort. Le modèle le sait, mais veut l'ignorer, dans une distance respectée, une réserve (au sens de Levinas), un « quant à soi » qui trahit la dimension tragique de l'homme et traduit celle de sa dignité. Aucun visage ne peut exprimer les impressions (émotions) sans les filtrer. Et si le maquillage a pour fonction d'embellir un visage, en estompant « les traces d'intempéries », il a aussi pour rôle d'éviter d'éventuels excès d'expression, aussi nuisibles à la communication humaine que l'impassibilité.

ÉLÉMENTS DE BIBLIOGRAPHIE

Nicole Avril, *Le roman du visage*, Pocket, 2002.

Jean-Jacques Courtine, Claudine Haroche, *Histoire du visage, exprimer et taire ses émotions (XVIe-début XIXe siècle)*, Rivages/Histoire, 1980.

Georges Didi-Huberman, « Le visage et la terre » *in Arstudio* n° 21, « Le portrait contemporain » pp. 6-21.

François Flahault, *Face à face, histoires des visages*, Plon, 1989.

Ovide, *L'art d'aimer*, Gallimard, « Folio ».

Jacques Oudot est artiste peintre, et chirurgien ORL.